CAUSERIE DE M. GIBBONS

à l'occasion de la Présentation, aux Usines Renault,
d'un Film du Comité d'Information publique des Etats-Unis
montrant l'effort américain.

Nous avions l'intention de mettre sur pied, en France, une armée de plus d'un million de soldats avec les approvisionnements de matériel de guerre; c'était une tâche formidable pour le peuple américain, parce que nous ne sommes pas, comme vous, des militaires, avec le service obligatoire, des gens qui sont habitués à l'idée d'une guerre, et qui ont passé deux, trois ans à la caserne.

Nous avions une petite armée de 80.000 hommes, et ce devait être là le noyau de notre Grande Armée.

La question des cadres d'officiers était également très difficile. Nous sommes, en Amérique, un peu trop libres, trop indisciplinés, trop individualistes, et la guerre était loin, très loin. Nos intérêts ne nous semblaient pas être directement menacés, et c'était une lourde tâche pour les publicistes et les hommes d'Etat d'éduquer l'opinion publique américaine dans le sens d'une intervention réelle dans la guerre.

Il y a un an, nous étions tous manifestement là-bas pour la guerre, mais nous n'avions pas l'esprit tout à fait guerrier.

A ce moment, si l'esprit français avait fléchi, s'il y avait eu un grand mouvement en France et en Angleterre pour traiter avec les Boches une paix hâtive, une paix de transaction, je crois que l'Armée Américaine ne serait pas venue en grand nombre en France, parce qu'à ce moment ce n'était pas nous qui pouvions montrer le chemin de la Victoire; c'était toujours la France et l'Angleterre, les alliés actifs qui avaient combattu ici pendant trois ans, et qui avaient aussi voulu combattre jusqu'à la Victoire finale.

Et notre tâche à nous, les publicistes, les conférenciers, les écrivains, les gens de lettres, les hommes d'Etat, était facilitée par l'attitude du peuple de France derrière ses armées, par la belle attitude de combat des troupes françaises, qui se sont relevées complètement dans le mois de juin, après cette malheureuse affaire de Champagne d'avril et de mai.

Quand nous avons parlé de notre intervention en France, pour l'avenir du Monde et pour la sauvegarde de la démocratie, les arguments historiques et économiques ne portaient pas.

Même après la déclaration que les Allemands couleraient nos bateaux, nous n'avons pas pensé un seul instant à notre amour-propre, et nous avons résisté légèrement. Nous avons déclaré la guerre à l'Allemagne, mais après tout, comme je vous l'ai dit, cela se passait trop loin, nous ne pouvions agir sur les sentiments du peuple américain pour montrer l'importance de la menace allemande, et la haine de l'Allemagne. Cela ne portait pas.

Alors, nous avons trouvé que le meilleur moyen de propagande chez nous, était tout simplement de montrer au peuple américain, comment les Armées de la France combattaient, et quelle était l'attitude du peuple de France derrière ses armées. Cela, c'était notre meilleur argument pour décider l'intervention active du peuple américain.

Les Allemands avaient inondé notre pays de brochures et de dépêches mensongères.

Nous nous sommes bornés à parler, à notre peuple, de la résolution de la France, de la Marne, de l'Yser, de Verdun.

Après Verdun, il ne restait pas en Amérique de germanophiles, sauf les Allemands de vraie souche.

Ah! pères, mères, femmes, sœurs, fiancées des soldats Français tombés à l'ennemi. Par vos douleurs, par vos angoisses, vous avez racheté le monde entier. Si vos braves n'avaient pas donné leur vie pour la défense de la Patrie française, l'Allemagne aurait écrasé la France, l'Allemagne aurait dominé le monde ; et, nous autres, Américains, nous nous serions

réveillés de notre rêve pacifiste, trop tard pour vous venir en aide et pour nous sauver nous-mêmes.

C'est pour nous que la France a été sacrifiée, c'est une vérité qui nous frappe et qui nous rend conscients de nos devoirs envers vous et envers vos armées.

Nous autres, Américains, nous avons vu que les Français du XX^e^ siècle étaient les vrais et les dignes descendants des Français de la Révolution ; nous nous sommes dit que la France aimait la Paix, mais qu'elle aimait encore mieux l'Honneur.

Le chemin que la France a choisi en 1914, ce chemin, la France le suivra jusqu'au bout.

Donc, après cela, de quelle autre propagande avions-nous besoin pour montrer à notre peuple que la France, pour résister vaillamment, pour subir constamment le choc allemand, a dû posséder les qualités de courage, d'abnégation, d'endurance, de patience, de sang-froid?

A cause de toutes ces qualités, vous avez gagné les Etats-Unis à la cause commune dans cette guerre.

Vos poilus qui ont donné leur vie pour la France, et l'attitude que vous avez prise en face des Boches, nous ont convaincus de la nécessité de faire cette guerre à outrance.

Ah ! mes amis, en venant en France, nos Armées avaient cette idée et cette conviction, que le sol sur lequel elles venaient combattre est déjà consacré par la vie de plus d'un million de soldats français ; en venant en France, nous venons comme dans un sanctuaire et c'est en courbant la tête, comme en la présence d'une divinité, que nous y pénétrons.

Cela, c'est l'attitude des Etats-Unis envers vous.

Grâce à notre flotte, grâce à nos amis anglais aussi nous avons pu surmonter les menaces sous-marines. Vous avez vu les chiffres des troupes américaines qui arrivaient ; au commencement 10.000 dans un mois, puis 25.000, puis 30.000, 40.000. Toutes les troupes qui sont venues en France depuis le 1^er^ avril sont des troupes combattantes et, en ce moment, nous avons sur le front de bataille en France, 700.000 soldats américains.

Nous avons encore, au-dessus de ces 700.000, 600.000 qui attendent le moment de venir en France. Chaque semaine, maintenant, il arrive à peu près 70.000 hommes de troupes américaines combattantes, non des troupes de l'arrière. Avant fin septembre, nous aurons ici en France, en première ligne, 1.250.000 combattants et nous aurons, en plus de cela, 400.000 pour assurer le service de l'arrière, c'est-à-dire 1.650.000 hommes en France, pour vous soutenir pendant cet hiver dur qui viendra.

Mais en voyant sur l'écran les défilés de nos troupes, les travaux que nous sommes en train d'exécuter ici en France pour gagner la victoire, il ne faut pas penser que nous avons cette idée de parvenus, que notre richesse et notre force et notre nombre nous donnent l'idée que nous sommes entrés, ici, chez vous, comme des sauveurs.

Nous venons ici, en France, avec l'idée que le peuple de héros parmi lequel nous venons combattre, que ce peuple de héros sait beaucoup mieux que nous comment il faut combattre, que vous avez organisé pendant trois ans cette résistance formidable contre les Boches et que, nous, si nous pouvons vous aider dans quelque mesure, c'est parce que nous pouvons édifier sur les fondations que vous avez construites pendant ces trois ans. Nous n'avons pas l'idée, en venant en France, que nous faisons un geste noble, un geste tout à fait désintéressé.

Il y a un an, nous n'avions pas senti la menace allemande, nous n'avions pas vraiment pensé que cette guerre était notre guerre ; maintenant, nous avons changé d'idée.

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/causeriedemgibbo00gibb